

**ÉLISE PAVAGEAU**

**L'HEUREUX ÉLU**

M2 CORREM

Sorbonne Université – Asford

Couverture : © Loïc Pavageau

Correction : Lucie Cassé, Bleuenn Becaert, et Clara Grison

Logo : © Ana Ebsen

Ils étaient cinq ce matin-là à frissonner derrière la ligne de départ.

Dans le premier couloir, Carmen s'appliquait à faire briller ses baskets rouges en les frottant d'un doigt imprégné de salive. Chacun savait que ses chaussures n'avaient rien à envier aux bottes de sept lieues. À sa droite, Salomé écoutait des morceaux de rock choisis en fonction de la rapidité de leur tempo, dans l'espoir d'améliorer ses performances sportives. Dans le troisième couloir, Lola sortait de temps à autre une médaille d'or du col de son tee-shirt pour l'admirer. Elle venait d'être sacrée championne régionale de course à pied. Dans le couloir suivant, Samuel se rongait les ongles en comptant et recomptant les comprimés

enfouis au fond de ses poches. Il se dopait depuis l'âge de six ans, traumatisé par un mauvais classement lors d'une course en sac.

Chacun d'entre eux voulait gagner.

Enfin, dans le cinquième couloir, se trouvait Malo. Il était arrivé pieds nus et sans musique, le nez au vent, les mains dans les poches. Il ne possédait pas l'esprit de compétition et ignorait jusqu'à l'existence de stimulants chimiques permettant d'augmenter ses capacités.

Malo passait souvent pour un jeune sage, un garçon mature, au-dessus des basses ambitions humaines. Ce matin-là, une fois de plus, il impressionna ses camarades par son détachement, son air lointain et son apparent manque de préparation : Malo n'avait pas besoin d'artifice, il ne craignait pas de perdre, il avait confiance en lui, il gagnerait.

En réalité, le jeune homme arrivait en touriste : il connaissait depuis l'enfance de tragiques et inexplicables pertes de mémoire, et n'avait conservé aucun souvenir de la course qui se préparait. Malo pensait depuis toujours que ses pertes de mémoire étaient symptomatiques d'un

potentiel intellectuel supérieur à la moyenne. Il était paradoxalement convaincu qu'il oubliait car sa tête contenait trop de pensées, trop de connaissances, trop d'intelligence et qu'un jour, son génie serait reconnu par tous.

Ses parents, pour leur part, désespéraient d'avoir mis au monde un idiot. « Il ne pourra jamais devenir astrophysicien ! » se désolait l'un. « Ne me dis pas que ça t'étonne, rétorquait l'autre, à quatre ans déjà, il ne savait pas compter jusqu'à cent en grec ! » Puisqu'ils ne pouvaient faire de Malo un grand scientifique et pas même un agrégé de grec, ses parents souhaitaient en faire un sportif exemplaire. S'il n'avait pas de tête, il lui restait son corps. Malo n'était pas particulièrement musclé, il passait le plus clair de son temps allongé par terre à tenter de reconstituer des puzzles ou de résoudre des casse-têtes. Mais n'importe quel imbécile peut courir, pensaient ses parents. Ils l'avaient donc contraint à s'inscrire. « Au moins, il ne boite pas, se rassuraient-ils, et si jamais il arrive dernier, nous dirons qu'il est adopté ».

Malo n'avait pas su, pas pu, pas osé peut-être, se désister le jour J. Alors qu'il se plaçait silencieusement

derrière la ligne de départ en compagnie des quatre autres coureurs, la foule de supporters, assis dans les gradins, l'avait acclamé. Autrement dit, longtemps avaient résonné les hurlements sauvages de soixante-quatre adolescents déchaînés, les uns armés de mégaphones, les autres brandissant pancartes et banderoles, tous l'œil fiévreux, les joues rouges, comme drogués, et scandant tout en tapant des pieds « MA-LO ! MA-LO ! ».

Il leur fallait un champion. Ils avaient choisi Malo.

Leur dévouement se révélait sans limite : ils s'étaient démenés pour lui dénicher des vêtements de sport, allant jusqu'à se jeter sur un homme innocent qui commettait non seulement l'imprudence de promener son chien un peu trop près du stade, mais surtout celle d'arborer fièrement un short bleu électrique strié de jaune citron. Ni une, ni deux, les supporters de Malo avaient assommé le promeneur à coups de mégaphone pour le déshabiller en toute tranquillité et s'emparer de ses baskets.

Puis, afin de prévenir tout aboiement, ils avaient drogué son pauvre chien, un épagneul nain parfaitement

inoffensif, au moyen d'une impressionnante quantité de somnifères mystérieusement apparue entre leurs mains. Malo, qui connaissait assez bien ses supporters, pour la bonne raison qu'il s'agissait de ses camarades de classe, s'étonna de découvrir à cette occasion qu'une grande partie d'entre eux semblait souffrir de problèmes de sommeil. Il aurait plutôt misé sur une forme d'hyperactivité, de déni de réalité ou tout simplement de folie douce.

Enfin, les supporters de Malo s'étaient appliqués à ligoter l'animal et son maître à l'aide d'une banderole portant fièrement le prénom de leur idole. Par mesure de sécurité, les adolescents avaient également glissé un ou deux médicaments dans la bouche du promeneur avant de reléguer les deux corps derrière les gradins.

— Et le collier du chien ? avait demandé un garçon, particulièrement zélé. Malo, tu ne veux pas aussi le collier du chien ? Tu serais très beau avec !

Pétrifié devant tant de passion, Malo n'avait osé refuser. S'ils étaient capables d'assommer, ligoter et droguer un inconnu pour lui, en pensant lui faire plaisir, que pourraient-ils lui faire s'il se retournait

contre eux ? L'écart entre les supporters très impliqués et les fanatiques un brin dérangés lui semblait mince. Comment réagissent les fanatiques lorsqu'on détruit leur idole ? Alors que des images de rites, de pleine lune et de sacrifices défilaient dans son esprit, Malo avait enfilé le short en tremblant. En lançant ses baskets, il claquait des dents. Lorsqu'il avait attaché autour de son cou le collier du chien, une sueur froide recouvrait sa peau.

Le jeune homme s'était traîné plus mort que vif jusqu'à la ligne de départ, avant de jeter un coup d'œil à ses adversaires : Carmen et ses bottes de sept lieues, Salomé dont les jambes rebondissaient toutes seules au rythme de la musique, Lola et sa médaille d'or, Samuel dont les poches débordaient de gélules bicolores. Mieux valait fermer les yeux.

Il attendit le coup de sifflet en priant pour que l'instrument produise des ultra-sons, pour que le coach soit soudain frappé d'embolie pulmonaire, ou pour que lui-même subisse une providentielle surdité. Mais le sifflet se révélait neuf, le coach en pleine santé, et l'ouïe de Malo parfaite. Le coup de sifflet retentit. Les cinq adolescents franchirent la ligne de départ dans une même impulsion.

Sa mission accomplie, l'entraîneur essuya d'un geste machinal son sifflet contre son tee-shirt. C'était un tout jeune homme qui tentait, malgré une lenteur caractérisée, d'exercer aussi bien que possible son métier. Or, il lui semblait avoir négligé une étape essentielle au départ de la course. La mémoire lui revint brusquement en regardant les cinq coureurs achever leur premier tour de terrain. Il siffla avec énergie tout en leur adressant de grands gestes.

— Euh... Attendez ! Revenez ! J'ai oublié de vous dire « À vos marques, prêts, partez ! »

Ils étaient partis depuis longtemps.

Dès la troisième foulée, les cris d'encouragement des supporters emplirent le stade. Contre toute attente, ceux-ci eurent un effet bénéfique sur Malo. Alors qu'il s'attendait à être distancé par ses concurrents dans les premiers mètres, il parvint à se maintenir à leur niveau, porté par les clameurs émanant des gradins. Désormais, il possédait un but tangible. Il trouvait idiot de courir avec la seule ambition d'arriver vainqueur, de franchir le premier une ligne d'arrivée identique à la ligne de

départ après dix tours de terrain, autant dire tourner en rond. Mais courir pour satisfaire la foule, c'était autre chose. D'autant que cette foule était composée de ses camarades de classe. Malo ne les appréciait pas particulièrement mais à force de les voir tous les jours, il s'était habitué à eux. Il ne souhaitait pas les décevoir. Par ailleurs, le jeune homme n'avait toujours pas trouvé comment échapper au sacrifice en cas d'échec. Il était plus prudent de gagner la course, ou du moins, de tout faire pour.

Mais dès le deuxième tour, les obstacles s'accumulèrent : les baskets se révélèrent trop petites et le cordon du short, trop court et mal attaché, se défit pour se perdre aussitôt dans la doublure du vêtement. Tout en s'efforçant de continuer à courir, Malo envoya valser les baskets en direction des gradins sous les cris de joie de ses supporters qui se battirent pour les attraper au vol comme on attrape le bouquet de la mariée. Celui qui parvint à réceptionner les chaussures les enfila immédiatement puis s'écria, sous les huées et les sifflets déçus de ses camarades :

— Champion dans l'année !

Débarrassé des baskets qui meurtrissaient ses orteils, Malo gagna singulièrement en rapidité et se trouva bientôt en tête, au coude-à-coude avec Lola. Il serait peut-être parvenu à la dépasser s'il n'avait dû tenir d'une main son short qui menaçait de tomber à ses pieds à la moindre foulée. Impossible de s'en débarrasser à la façon des baskets sous peine de passer pour un exhibitionniste.

Or, chaque seconde comptait : Lola, que personne n'avait encouragée ni même félicitée pour sa médaille, affichait un visage blême de rage ne présageant rien de bon. Malo craignait qu'elle ne passe à l'attaque dans les prochaines secondes, alors qu'ils se trouvaient encore éloignés du jeune coach et des supporters. Jamais elle ne le laisserait la vaincre. Il n'avait pas le droit d'être champion, il n'avait rien fait pour cela. Elle se levait tous les jours à cinq heures pour s'entraîner. Elle ne mangeait plus que d'infâmes barres énergétiques au soja qui la couvraient d'eczéma mais décuplaient son énergie. Elle venait de faire une croix sur toute vie sociale, allant jusqu'à empoisonner le chinchilla de son meilleur ami à la mort-aux-rats pour le forcer à se détacher d'elle, afin de se consacrer à l'ambition de sa vie : être la meilleure.

Et ce garçon maigre et mou, à moitié amnésique, allait lui voler la vedette ? Hors de question. Elle saurait bien l'en empêcher.

Lola envisagea d'abord de lui briser les deux jambes à la seule force de ses poings. Mais redoutant de subir la fureur des supporters de Malo si elle abîmait trop visiblement leur idole, elle préféra se rabattre sur une attaque moins risquée. Alors qu'elle s'approchait en crabe de son adversaire, dans l'idée de lui infliger un très discret croche-pied, Malo se retourna vers elle d'un bloc, lui empoigna la tête et commença à la secouer vigoureusement d'avant en arrière. La première pensée de Lola, toujours égarée dans ses fantasmes sanglants, fut que le jeune homme s'était montré plus rapide qu'elle et entreprenait de la neutraliser par une forme de décapitation longue et malhabile, particulièrement douloureuse car artisanale. Le pauvre garçon avait dû égarer sa machette.

En réalité, la posture en crabe adoptée par l'adolescente avait offert à Malo une brève vision de sa pince à cheveux et il s'efforçait désormais de l'arracher à la chevelure rousse de Lola. Il pensait pouvoir l'utiliser en remplacement du cordon disparu. Il s'agissait d'une

curieuse pièce de métal, assez dangereuse à manipuler car hérissée de multiples piques effilées et pointues, une sorte de piège à loup détourné. Les deux adolescents bataillèrent un moment : l'un arrachait à l'aveuglette des poignées de cheveux roux sans parvenir à s'emparer de la pince, l'autre s'évertuait à repousser son assaillant tout en lançant parfois une jambe dans l'hypothèse d'un éventuel croche-pied. Dans le même temps, ils s'efforçaient de poursuivre leur course afin de ne pas perdre la tête et achevaient tant bien que mal leur troisième tour de stade.

Soudain, Malo sentit sous ses doigts l'une des piques du piège à loup. Aussitôt, il tira dessus de toutes ses forces jusqu'à l'extraire des cheveux de Lola. Emporté par l'ampleur de son mouvement, il s'abattit de tout son poids de l'autre côté de la ligne de départ. La première chose qu'il vit, en se relevant douloureusement, fut Lola, figée derrière lui, le visage tordu par une expression d'horreur. Décontenancé, il fit un pas vers elle, lorsqu'elle pointa du doigt, toujours muette, la ligne blanche qui les séparait. Il baissa les yeux, s'attendant presque à une métamorphose spectaculaire, mais rien n'avait changé. Il releva la tête

sans comprendre. Du reste, nul ne pouvait deviner ce qui se passait dans l'esprit de Lola à cet instant, et elle-même, bouleversée, était bien en peine de l'expliquer.

Elle jugeait monstrueux que Malo ait franchi la ligne de départ avant elle, qu'il puisse être le premier à attaquer son quatrième tour, en un mot qu'il l'ait doublée, volontairement ou non. Pour Lola, se faire dépasser représentait un aveu d'impuissance, un échec, la fin de tout. Elle était convaincue que le seul fait d'être doublée revenait à demeurer éternellement deuxième. Perdre la tête, ne serait-ce qu'une seconde, c'était tout perdre. Tous ces efforts, ces heures d'entraînement, les barres de céréales au soja, le meurtre du chinchilla de Ludwig, et Dieu sait qu'il avait mis du temps à succomber, tout ça pour rien. Pétrifiée, elle regardait la ligne blanche qui lui apparaissait désormais comme un mur de briques infranchissable. Elle ne pouvait plus courir. D'ailleurs, elle ne sentait plus ses jambes.

Lola se laissa tomber au bord du terrain, désespérée, et attendit que quelque chose se passe. Que la foudre s'abatte sur elle pour la punir d'un tel échec, que Malo gagne la course histoire d'en finir, que la terre s'ouvre et les avale tous...

Puis, au bout de quelques minutes, dépitée de voir que rien ne se produisait et d'un naturel impatient, elle quitta le stade sans se retourner, dans l'indifférence générale. Fini, la course à pied. Il était sans doute plus raisonnable de miser sur le golf ou l'escrime. Là, personne ne pourrait la doubler.

Rassuré de constater que la paralysie de Lola n'était que passagère, et satisfait que son départ réduise le nombre de ses concurrents, Malo reprit sa course sans se presser, en petites foulées. Grâce à la pince de Lola, son short lui enserrait désormais parfaitement la taille. Il commença à penser qu'après tout, courir n'était pas si désagréable, presque vivifiant. Malo découvrait qu'il possédait un corps, il sentait ses muscles se délier, ses poumons se gonfler à mesure qu'ils s'emplissaient d'air frais... Un nouveau monde s'ouvrait à lui. Le monde du sport, du corps, de l'énergie, de la bonne santé. Tout ce temps perdu à rester allongé et à ne muscler qu'une seule chose, son cerveau, alors que ses bras, ses jambes, criaient « Et nous ? Tu nous oublies ? Nous aussi, nous sommes là ! Nous aussi, nous avons besoin de soins ! » Mais c'était terminé : désormais, il allait s'occuper de son corps, le sortir, l'alimenter correctement, le

bichonner. Ses parents n'avaient jamais voulu qu'il adopte un chien, Malo venait enfin de lui trouver un substitut. Il était heureux.

Là-haut, dans les gradins, les supporters suivaient scrupuleusement la course minute par minute en se partageant quatre paires de jumelles à longue portée. Ils osaient à peine cligner des yeux, de peur de rater quelque chose de crucial, par exemple la façon dont Malo posait le pied lors de certaines foulées en commençant par le talon, ou encore les variations que l'on pouvait distinguer dans ses mouvements de bras. Certains monopolisaient les jumelles, sans tenir compte de la fureur de leurs voisins, arguant qu'elles étaient indispensables à leur étude. Cette étude, qui sauverait le monde, ils n'en doutaient pas, consistait à compter avec précision les gouttes de sueur se formant sur le front de Malo, de façon à savoir exactement à quel niveau remplir la bouteille d'eau qu'ils souhaitaient lui jeter lors de son prochain passage. D'autres, très concentrés et le poignet fébrile, prenaient des notes sur des calepins flambant neufs achetés pour l'occasion, en prévision des leçons de vie qu'ils pourraient tirer de l'attitude de leur champion. Ils inscrivaient le fruit

de leurs observations sur des feuilles légères, qu'ils crevaient de la pointe de leurs marqueurs indélébiles, transportés par l'enthousiasme. L'œil rivé sur le terrain, ils ne s'en apercevaient même pas. Debout, un peu plus loin, deux filles et un garçon s'obstinaient à jouer les commentateurs sportifs, ce qui facilitait grandement la tâche des scribes, d'autant qu'ils s'acharnaient à décrire le moindre détail dans le mégaphone :

— Et bien sûr, Malo est toujours en tête ! Quel garçon formidable ! Admirez sa souplesse, sa légèreté : un chat, c'est un vrai chat ! Il fléchit le genou et pose son somptueux pied gauche sur le sol ! D'abord le talon, la plante, puis les orteils... Au pied droit maintenant ! Attention, regardez bien, on assiste à un nouveau fléchissement du genou ! Mais est-ce possible ? Eh oui, chers spectateurs, vous l'avez vu comme moi : notre héros national possède encore plus de souplesse dans le genou droit que dans le genou gauche ! C'est extraordinaire !

Concentrée tout entière sur sa mission de commentatrice, la jeune fille ne semblait pas avoir intégré le fait qu'il se produisait un décalage de plusieurs minutes entre ses commentaires et la réalité.

— Mais quel homme ! renchérit un garçon debout près d'elle après lui avoir arraché le mégaphone des mains, soudain frappé par l'inspiration. Le futur Usain Bolt, ça se voit tout de suite ! Quelle rapidité ! Quelle musculature ! Quelle classe ! Quel talent ! Quel...

Son énumération se perdit dans le vent : la troisième commentatrice venait de s'emparer à son tour du mégaphone. Commenter était une tâche sérieuse qui nécessitait de l'observation, une parfaite élocution et de la précision. On ne pouvait confier une tâche aussi noble à un imbécile pareil. Elle assistait à des matchs de rugby trois fois par semaine depuis ses cinq ans, elle était donc la seule ici à savoir commenter convenablement. Elle ne se priva pas d'en informer les deux autres, qu'ils sachent à qui ils avaient affaire. Puis, sans tenir compte de leurs regards assassins, une paire de jumelles greffée dans la main droite, le mégaphone si serré par sa main gauche qu'il émettait d'inquiétants craquements, elle attaqua :

— Malo achève victorieusement son quatrième tour de terrain, laissant loin derrière lui trois concurrents découragés et lents ! Quant à la quatrième, elle n'a pas supporté l'échec et a préféré abandonner elle-même ! Eh

oui, mesdames et messieurs, personne ne peut rivaliser avec le grand – que dis-je ? – l’exceptionnel champion qu’est notre Malo ! Regardez-le : après quatre tours de terrain, il est aussi frais qu’en arrivant ce matin, tout le monde ne peut pas en dire autant, ha ha !

Sur le terrain, Malo s’efforçait d’éponger la sueur de son visage du revers de la main et sentait une petite douleur poindre dans ses mollets. Visiblement, les jumelles ne suffisaient pas, la commentatrice se révélait sans doute myope.

— Oh mais regardez, il pique un sprint ! Il cavale, il fonce, avez-vous déjà vu quelqu’un courir aussi vite ?! s’emballa-t-elle soudain.

Malo ne fonçait pas du tout, il avait même tendance à ralentir depuis quelques minutes pour mieux se masser les mollets. Cette fille devait être borgne. À moins qu’elle ne prenne ses désirs pour des réalités. Des cris fusèrent depuis les gradins :

— Allez Malo ! Tu es le meilleur !

— Plus vite ! Plus vite !

— On t’aime !

« Moi, je vous hais tous... », songea Malo avec hargne, contraint d'interrompre ses massages pour regagner en vitesse et se conformer aux attentes de son public. Il n'avait jamais pu se résoudre à décevoir qui que ce soit. Il voulait faire plaisir aux autres, il voulait être aimé, mais commençait à songer que les sacrifices exigés se révélaient trop importants. Tout en courant, il regarda ses mollets de coq. Pourquoi l'avoir choisi, lui ? C'était vraiment ridicule. Préoccupé, il ne vit pas Samuel se rapprocher dans son dos à une vitesse alarmante, et la commentatrice, trop accaparée par la description des exploits imaginaires de son champion, oublia de s'intéresser à ce qui l'entourait. Samuel, pourtant, n'était plus qu'à quelques mètres de son concurrent. Il écumait de haine, en sueur, les yeux fous, tout son corps tendu vers Malo.

Lorsqu'il s'était levé, il avait vaguement pensé à son camarade de classe, sachant qu'ils seraient adversaires, sans qu'aucun sentiment particulier ne prenne le pas sur les autres. À sept heures, il n'avait encore rien à reprocher à Malo, il le trouvait même assez sympathique. À huit heures et demie, il avait

découvert que Malo bénéficiait du soutien sans limite de leurs supporters. Il n'en avait pas pris ombrage, il était presque heureux pour lui : Malo passait généralement inaperçu, cela lui ferait du bien de devenir le centre de l'attention, ne serait-ce que pour une matinée.

À neuf heures, le coup de sifflet avait retenti, et Samuel avait commencé à courir en glissant discrètement un comprimé entre ses lèvres. À neuf heures trois, il s'était étonné de ne pas ressentir les effets habituels de sa drogue. Il piétinait, traînait ses jambes derrière lui comme si elles étaient mortes, alors qu'il aurait dû courir comme un lièvre. Samuel avait aperçu Malo en tête, et s'était attendri un instant : il était bon pour lui de croire quelques minutes pouvoir devenir vainqueur.

À neuf heures cinq, Samuel avait réalisé avec horreur qu'il avait été victime d'une épouvantable machination : les comprimés sur lesquels il fondait tous ses espoirs, qui devaient lui permettre de gagner la course et qui garnissaient non seulement ses poches mais aussi ses chaussettes, n'étaient pas les siens. Ses précieux anabolisants avaient été remplacés à son insu par de vulgaires antidépresseurs. Comment était-ce possible ? Quand cela s'était-il produit ? Qui avait osé ?

À neuf heures huit, Samuel avait compris : les supporters. Ça ne pouvait être qu'eux. Tout avait dû commencer lorsque les adolescents s'étaient aperçus que Malo ne possédait pas de short. N'avaient-ils pas drogué ce pauvre type et son chien grâce à de petits comprimés ressemblant furieusement aux siens ?

Voilà, tout s'éclairait. Il avait bien remarqué en arrivant que les supporters possédaient pour seuls médicaments des antidépresseurs. Il se revoyait marcher gauchement sur son lacet défait quelques minutes plus tôt et s'écraser au sol dans un flot de pilules colorées. Il entendait à nouveau les cris du coach, effaré par un tel manque d'esprit sportif. Existait-il pire chose au monde que la triche ? Absolument : l'incapacité à se muscler les mollets, songeait Samuel. Il avait préféré répliquer qu'il ne voyait pas pourquoi on s'en prenait à ses somnifères avec une telle hargne. Il avait parlé haut et fort, sans hésiter à broder : il souffrait de problèmes de sommeil si terribles qu'on envisageait pour lui l'internement hospitalier. Heureusement, il possédait ses fidèles somnifères qui lui permettaient parfois, avec un peu de chance, de sombrer dans une micro-sieste. Il les conservait toujours sur lui, de manière à rattraper un peu

de sommeil à la moindre pause, aux intercourts, à l'heure du déjeuner, ou là, juste avant la course. Mais oui, il s'agissait de somnifères extrêmement puissants, d'une redoutable efficacité, il suffisait de quelques secondes pour tomber comme une masse ! Le coach avait paru impressionné, à deux doigts de goûter à l'une de ces merveilles. Il s'était finalement contenté de demander s'il était possible de se procurer ces somnifères sans ordonnance, et Samuel s'en était débarrassé en lui donnant le nom d'une pharmacie quelconque, prétendue caverne d'Ali Baba.

À neuf heures dix, Samuel avait amèrement regretté de savoir mentir avec une telle conviction. Les supporters l'avaient cru sur parole, s'étaient empressés de voler ses prétendus somnifères et, afin qu'il ne se doute de rien, les avaient remplacés par des antidépresseurs qu'ils possédaient visiblement en nombre. Ils les avaient probablement apportés pour tenir le choc au cas où Malo finirait dernier, ou même deuxième. Samuel savait qu'ils dissimulaient aussi au fond de leurs sacs toute sorte de petits objets tranchants et régulièrement aiguisés pour régler son compte à leur champion s'il les décevait.

À neuf heures douze, Samuel s'était convaincu que Junie avait fait le coup. Elle répétait souvent qu'elle voulait devenir prestidigitatrice et travaillait le week-end comme assistante d'un obscur magicien. Rien de plus facile pour elle que de remplacer des comprimés par d'autres. Ou alors Blaise. Nicolas lui avait raconté la semaine passée que le pauvre garçon était kleptomane. Sur le moment, Samuel ne l'avait pas cru, mais en y repensant...

Pourtant, le jeune homme n'en voulait ni à l'une, ni à l'autre. À ses yeux, une seule personne était responsable de la disparition de ses comprimés et donc de son échec certain : la personne à laquelle les supporters se vouaient corps et âme. Sans elle, rien de tout cela ne serait arrivé et Samuel aurait pu gagner la course.

À neuf heures quinze, Samuel haïssait Malo de toute son âme et courait, courait aussi vite qu'il le pouvait sans stimulation chimique, pour rattraper le monstre qui venait de gâcher sa vie.

Au prix d'efforts physiques qui lui semblèrent démesurés, bien qu'il s'agisse à peine d'un sprint, Samuel

parvint péniblement à la hauteur de son adversaire. Sans plus attendre, il chargea Malo, tête baissée, en hurlant :

— Si tu crois t'en tirer comme ça ! Bouffe-les, tes antidépresseurs !

Il jeta son camarade à terre d'un coup d'épaule. Puis il s'abattit sur lui, de manière à le plaquer au sol, et lui montra une poignée de gélules bicolores.

— Tu vois ça ? Tu vas les avaler jusqu'au dernier, t'entends ?!

— Mais quoi, quoi, pourquoi ? paniqua Malo, qui commençait à étouffer sous le poids des genoux de Samuel.

— Tu le sais très bien, arrête un peu ! Tes fans t'aiment tellement qu'ils seraient prêts à tuer père et mère rien que pour te plaire !

— Mais... et alors ? Si ça leur fait plaisir ! bafouilla Malo.

Il gigota en vain, immobilisé par la masse de Samuel, et serra les dents afin d'éviter les comprimés que son rival cherchait à lui enfoncer dans la gorge. Il

ne comprenait pas. Il rouvrit un instant la mâchoire, le temps de mordre féroce ment l'un des doigts de Samuel, afin d'obtenir un peu de répit et un complément d'information.

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu es devenu dingue ou quoi ?!

Malo n'avait pas envisagé que son assaillant serait à peine affecté par la perte provisoire de son index, ayant la chance inestimable de posséder neuf doigts supplémentaires. Sans prendre la peine de lui répondre, Samuel profita de la bouche qui s'entrouvrait devant lui pour jeter deux comprimés au fond de la gorge de sa victime. Pris par surprise, le jeune homme en avala un et parvint à recracher le second au visage de son agresseur.

— Mais au secours ! Aidez-moi ! eut-il le temps de crier à qui voulait bien l'entendre, avant de lutter à nouveau contre Samuel, dont la réserve de pilules, tout comme l'endurance, semblait inépuisable.

Nul ne répondit à son appel. Malo escomptait l'appui du coach, mais la lutte lui avait échappé : alors qu'il s'amusait à tester son sifflet neuf en jouant l'air de *La Panthère rose* de tout son souffle, il avait

brusquement avalé l'instrument. Le sifflet se trouvait désormais coincé quelque part dans sa trachée et le visage du pauvre homme prenait une intéressante teinte violette.

Quant aux supporters, ils se succédaient auprès de lui, chacun tentant d'effectuer correctement la manœuvre de Heimlich. En vain : une partie d'entre eux avait séché les cours de prévention et secours civiques pour aller à la piscine ou au cinéma, l'autre partie ne parvenait pas à situer le diaphragme et frappait l'entraîneur un peu partout, espérant cogner au bon endroit par pur coup de chance. Le reste du groupe assistait au spectacle, fasciné par la lente agonie du coach. Envahis par la panique, en ce qui concernait les aspirants sauveteurs, ou par l'enthousiasme, pour les spectateurs, pas un seul d'entre eux n'eut l'idée d'appeler les pompiers.

Dissimulé par la foule, l'entraîneur demeurait invisible aux yeux de Malo. Il ne comprenait pas pourquoi personne ne lui venait en aide. Même ses fidèles supporters lui tournaient le dos, captivés par une chose indistincte mais sans aucun doute plus intéressante que la survie hypothétique de leur idole. Restaient Salomé et Carmen. Mais Malo se souvint,

affligé, avoir vu Salomé courir au ralenti en se débattant discrètement avec son portable qui refusait visiblement de lui fournir la puissance musicale dont elle avait besoin pour retrouver son énergie. Carmen, pour sa part, demeurait à la traîne depuis le début de la course, fait inexplicable considérant la puissance de ses bottes de sept lieues.

Malo se préparait donc à une mort certaine, étouffé par l'ennemi qui n'en finissait pas de le gaver d'antidépresseurs. Il fermait déjà les paupières et laissait retomber ses bras le long de son corps lorsque ses doigts rencontrèrent la pince à cheveux hérissée de piques, abandonnée dans l'herbe. Sans réfléchir, Malo s'en saisit et enfonça la plus longue des piques dans l'œil droit de Samuel. Le hurlement de douleur que celui-ci poussa alors résonna dans le stade avec une telle force que les soixante-quatre supporters en délaissèrent le coach pour s'intéresser au nouveau drame. L'odeur du sang les attirait. Du reste, l'entraîneur n'avait pas eu le tact de succomber dans d'atroces souffrances, mais venait de recracher son sifflet au prix d'efforts considérables et continuait à tousoter dans son coin en se massant la gorge. Il en perdait donc tout son intérêt.

— Appelez une ambulance, les pompiers, quelqu'un ! hurla Malo à ses camarades de classe qui contemplaient la scène sans bouger d'un cil, tandis que Samuel se vidait de son sang en vagissant dans les bras de son éborgneur.

Les adolescents se concertèrent mollement :

— Tu as ton portable, toi ?

— Oui, mais plus de batterie.

— Toi, alors !

— Impossible, j'ai de la batterie, mais je n'ai plus de forfait.

— Et toi ?

— Moi, j'ai de la batterie et du forfait, mais je ne connais pas le numéro des pompiers.

— Samuel peut bien attendre cinq minutes : je n'ai jamais entendu dire qu'on pouvait mourir d'un œil crevé ! Il deviendra borgne, c'est tout, pas de quoi en faire toute une histoire !

— C'est vrai. Samuel est notre premier borgne.

C'est peut-être formidable de perdre un œil : il devra porter un cache, ça lui donnera une élégance folle !

— Alors moi j'ai de la batterie, du forfait et le numéro des pompiers...

— Eh bien appelle !

— Mais je ne peux pas : j'ai la phobie du téléphone ! J'en ai un juste pour avoir l'air comme tout le monde !

— Et puis, est-ce qu'on est sûrs que Samuel a vraiment besoin de nous ? Il ne simulerait pas un peu, comme les footballeurs... ?

La discussion aurait pu continuer longtemps si Malo ne s'était subitement précipité dans les gradins pour accaparer le premier téléphone venu afin d'appeler les pompiers. Une fois assuré que les secours se mettaient en route, il se tourna, furieux, vers ses soi-disant supporters. Il s'apprêtait à leur reprocher leur absence totale de soutien au moment où il en avait le plus besoin, lorsqu'une fille, qui cherchait une barre de céréales au fond de son sac, renversa le contenu de celui-

ci à ses pieds. Entre le livre de poche et les pastilles à la menthe, Malo aperçut l'éclat métallique de plusieurs lames acérées. Pas de doute : elles étaient pour lui. Alors qu'il se sentait défaillir, il referma la bouche et rejoignit la ligne de départ en tremblant. Il se mit en position et attendit, par réflexe, le coup de sifflet du coach. Celui-ci ne venant pas, le jeune homme s'élança derrière la ligne blanche, et entama son cinquième tour de terrain, plus déterminé que jamais.

Du reste, il aurait pu attendre longtemps : le coach était trop occupé à méditer sur son avenir professionnel pour s'intéresser à son environnement. Tout compte fait, entraîneur était un métier trop dangereux. Avait-il bien lu toutes les petites lignes de son contrat ou avait-on oublié d'y inscrire : « Attention : risque d'étouffement » ? Il décida sur-le-champ de se reconvertir dans un domaine quelconque, n'importe lequel ferait l'affaire tant qu'il pouvait garder la bouche fermée. Sa décision prise, il s'enfuit discrètement sans prêter la moindre attention à la tournure désastreuse que prenait la course dont il était l'encadrant.

De son côté, Malo courait en tentant de réguler ses angoisses, influencé par l'antidépresseur avalé

malgré lui. Il suffisait d'étudier les choses de manière rationnelle. Il devait gagner la course à tout prix s'il tenait à rester en vie. Dès lors, que penser de ses rivaux ? Lola avait abandonné. Samuel, désormais borgne, avait été transporté derrière les gradins en attendant l'arrivée des secours. Salomé perdait régulièrement du terrain, trop occupée à malmener portable et écouteurs qui ne lui donnaient pas entière satisfaction. Carmen courait presque sur place, vraisemblablement trahie par ses baskets. Malo expira, soulagé. Plus rien ne l'empêchait désormais d'arriver vainqueur. Tout allait bien. Il gagnerait. Les choses ne pouvaient se dérouler autrement. Il serait premier et contenterait ses supporters, mais aussi ses parents.

Ils seraient fiers de lui pour une fois, eux qui se plaignaient toujours qu'il passait trop de temps sur ses casse-têtes, il ferait mieux d'aller coller un œil au télescope qu'on lui avait offert ou de lire Homère en v.o., mais non, c'est vrai, ils avaient déjà essayé de le forcer quatre fois cette semaine jusqu'à ce qu'il brise la lunette du télescope et déchire son exemplaire de *L'Illiade*, vraiment insupportable, ce gamin, à croire que ça lui plaisait de rester demeuré alors qu'on lui proposait toute

la journée de s'élever intellectuellement. « Je t'avais dit qu'on aurait dû faire plusieurs enfants ! disait la mère. Moi j'en voulais dix-huit : l'un d'entre eux aurait bien fini par satisfaire nos ambitions ! » « Je le sais bien ! gémissait le père, mais celui-là nous a tellement déçus dès sa petite enfance que j'ai eu peur que les autres suivent sa voie ! » « Tu n'as pas tort... Quand je pense à son premier mot... “chien”, c'est lamentable ! Il aurait au moins pu dire “spectroscopie” c'est beaucoup plus intéressant ! »

Ils n'avaient jamais trouvé leur fils intéressant. Cet incapable allait perdre la course, ils n'en doutaient pas. Tandis que l'incapable en question se démenait sur le terrain, ses parents, tranquillement assis dans leur salon, s'appliquaient à inventer une histoire d'adoption crédible. Quand toute la ville sifflerait ce pauvre garçon qui ne savait même pas courir et se révélait définitivement la honte de la famille, ils déclinaient toute responsabilité en prétendant que la rapidité, la musculature, l'esprit de compétition, c'est une question de gènes, pas d'éducation. Il était inenvisageable que l'échec de cet enfant rejaillisse sur eux. Mieux valait s'en détacher autant que possible.

Cependant, l'élaboration du mensonge leur posa quelques problèmes. Ils ne parvenaient pas à décider de la raison pour laquelle ils auraient bien pu adopter Malo plutôt qu'un autre enfant plus talentueux.

— On pourrait dire qu'on l'a trouvé mignon, qu'il nous a attendris, proposa le père, en désespoir de cause.

— On ne nous croira pas, rétorqua la mère. Aucune personne saine d'esprit ne peut trouver un quelconque intérêt physique à cet enfant ! Quand je l'emmenais se faire couper les cheveux, la coiffeuse grimaçait quand elle voyait sa tête dans le miroir. Je me sentais obligée de m'excuser.

— Alors, on dira que personne ne voulait de lui, qu'il nous a fait pitié, et qu'on l'a adopté par pure bonté de cœur.

— Pas bête... Mais à la réflexion, je me demande s'il ne nous ressemble pas un peu trop pour qu'on puisse croire à son adoption...

— On le fera opérer ! J'ai un collègue qui connaît un très bon chirurgien esthétique !

— Trop cher, trancha la mère.

— On l’obligera à porter une cagoule... et des lunettes noires.

— On ne pourra jamais être certain qu’il les porte 24 heures sur 24.

— Donc cet enfant sera toujours reconnu comme le nôtre. Il n’a rien d’exceptionnel, pourtant... Je crois même qu’il est nul. Il ne sait rien faire.

— Pire encore : il ne sait pas nous rendre fiers. Nous devons nous en débarrasser. Il en va de la survie de notre réputation. Et si on l’abandonnait ? On pourrait partir loin, quitter le pays... aller au Mexique, par exemple, à Acapulco. On mangerait des fajitas...

La décision fut prise. Sans attendre, les parents réservèrent deux billets d’avion pour le soir même et préparèrent leurs sacs. Mais alors qu’ils s’apprêtaient à franchir la porte d’entrée, le père marqua un temps d’arrêt.

— Ne me dis pas que tu culpabilises, quand même ! s’écria la mère, agacée. Ce n’est pas comme s’il allait nous manquer !

— Oui, je sais. Mais on pourrait peut-être... lui laisser un mot, par exemple ?

— Un mot ? Pour quoi faire ?

— Au moins pour qu'il comprenne la situation. Pour que tout soit clair.

— Bon, si tu y tiens...

— Écoute ça : « On part, Maman et moi, pour ne plus jamais revenir. Inutile de chercher à nous retrouver. Ne pleure pas trop, tu sais que ça t'enlaidit. » Ah, j'allais oublier : « Il y a de la salade dans le frigo. » Tu vois quelque chose à ajouter ?

— Donne-moi le stylo... Voilà : « N'oublie pas d'arroser le ficus une fois par semaine. » Tu es content ?

— Je suis soulagé. C'était la moindre des choses : sans mot, il risquait de penser que ses parents sont des monstres.

— Tu as raison. Allez, en route !

Sur le terrain, Malo venait de dépasser Carmen, sur qui il avait plusieurs tours d'avance. Durant ce septième tour, il ne se passa rien de notable. Pas de

corps-à-corps, pas de cris, pas même un peu de sang. Malo courut sans rencontrer d'obstacle particulier et ses supporters en furent passablement dépités. Jusqu'ici, il leur avait offert du grand spectacle. En manque de stimulation, les adolescents commencèrent à s'ennuyer.

L'arrivée de l'ambulance venue emporter Samuel les divertit un instant, mais ils retombèrent bien vite dans un état apathique. Soudain, une fille s'intéressa au promeneur et à son chien, allongés non loin d'elle et toujours inconscients. Elle se réjouit de l'efficacité des somnifères, ignorant qu'en réalité, les anabolisants, couplés à un traitement contre l'hypertension artérielle, avaient fait chuter la tension du promeneur, ce qui expliquait son inconscience prolongée. Le chien, pour sa part, gardait les paupières closes et remuait à peine une patte de temps à autre. L'adolescente proposa de s'emparer de l'animal pour en faire une mascotte. Ils pourraient l'entraîner à aboyer au rythme de leurs encouragements, peut-être même parvenir à lui faire prononcer le prénom de Malo, avec un peu de patience et en comptant sur sa bonne volonté.

Les supporters portèrent alors religieusement l'épagneul nain jusqu'aux gradins. L'animal passa

de mains en mains, chacun prenant conscience du problème : nul ne peut dresser convenablement un chien amorphe et somnolent. Il fallait donc le réveiller. Par chance, certains adolescents faisaient partie de l'orchestre local. Complètement fétichistes, ils ne se séparaient jamais de leurs instruments. Cependant, ni la trompette ni le tambour, et pas même la cornemuse, ne firent revenir le chien. Par mesure de sécurité, le triangle fut lui aussi tenté, mais peine perdue. Après tout, peut-être était-il sourd...

L'un des supporters eut l'idée de le faire vomir, et c'est avec une certaine ardeur qu'il commença à enfoncer ses doigts au fond de la gorge de l'épagneul, puis dans son estomac. Sa méthode se révélant infructueuse, il entreprit ensuite de secouer l'animal tel un shaker. Il ne rencontra pas davantage de succès. Une autre suggéra d'employer les objets acérés dont ils avaient rempli leurs sacs avant de venir. Cela permettrait par ailleurs de vérifier leur tranchant et de les aiguïser au besoin. L'idée fut jugée excellente et, sans attendre, les sacs furent vidés sur les genoux dans un bruit de ferraille.

Désormais obnubilés par le chien, pas un seul d'entre eux ne remarqua que les foulées de Malo

devenaient progressivement plus courtes, ses yeux vitreux et son expression égarée. Le jeune homme regardait ses pieds, tandis qu'un profond sentiment de perplexité montait en lui. Pourquoi courait-il ainsi ? Que faisait-il sur ce stade ? Il l'avait su, pourtant, mais à présent... il avait beau chercher, rien ne lui revenait. À qui appartenait cet affreux short bleu électrique zébré de jaune citron ? Quels liens était-il censé entretenir avec la soixantaine d'illuminés qui s'agitaient bruyamment dans les gradins ? Et, d'ailleurs, comment s'appelait-il ?

Il cessa tout à fait sa course et se contenta de marcher. Il avait toujours détesté courir ; cela, il ne pourrait jamais l'oublier, alors pourquoi s'infliger un tel supplice ? Il huma l'air et chercha à entendre d'éventuels oiseaux tout en enfouissant machinalement les mains au fond de ses poches. Le jeune homme s'étonna de leur remarquable profondeur avant d'extirper un à un les objets qu'il transportait inconsciemment depuis le début de la course. Dans la poche gauche, il découvrit une laisse, un petit sifflet métallique, des sachets en plastique, ainsi qu'une quantité invraisemblable de croquettes. N'en voyant pas l'utilité, l'adolescent sema une à une ses trouvailles derrière lui tel le Petit Poucet.

Il conserva néanmoins le sifflet qui l'amusait ainsi qu'une poignée de croquettes au cas où il aurait un petit creux. Il s'intéressa ensuite à la poche droite et, absorbé par ses découvertes, ne vit pas Carmen le doubler en le foudroyant du regard.

L'adolescente bouillonnait de frustration. Quand elle pensait que Malo avait pu bénéficier des chaussures du promeneur dès le début de la course ! Pourquoi ne lui avait-on rien donné à elle ? Elle les méritait pourtant autant que lui, voire plus. Ce garçon n'était qu'un ahuri ! Il n'écoutait rien et ne prenait jamais de notes. Il n'était pas prêt pour la course, tant pis pour lui. Il aurait mérité la disqualification, tiens, pas le don inestimable d'une paire de chaussures dont il s'était débarrassé à la première occasion !

La jeune fille aurait tout donné pour posséder les mêmes et jeter aux orties ses bottes de sept lieues devenues baskets en miettes. Le problème venait de ses lacets : ils glissaient. Elle avait d'abord fait des doubles nœuds, puis, à mesure que la panique l'envahissait, des triples, des quadruples... Rien à faire : ils glissaient toujours. Elle imaginait perdre ses chaussures à tout instant, et raclait le sol de ses semelles, les amochant

tout en prenant du retard. Certes, pour le moment, Malo semblait avoir d'autres préoccupations que celle de gagner la course, mais Carmen demeurait convaincue qu'il ne tarderait pas à reprendre ses esprits et à piquer un sprint.

Il lui semblait que l'univers se liguaient contre elle depuis le matin. Elle était d'abord montée dans le bus, parfaitement équipée et déjà en tenue. D'un naturel angoissé, elle s'était agenouillée afin de lacer ses baskets pour la huitième fois. Soudain, une dame chaussée de monstrueux escarpins rouge sang avait sauvagement planté ses talons aiguilles dans les lacets. À partir de là, tout s'était enchaîné : Carmen avait tiré les lacets vers elle comme on tire à la corde, la dame avait tiré l'escarpin de son côté de toutes ses forces, le bus avait écrasé quelque chose, peut-être un chien ou un enfant, et les lacets s'étaient cassés net. Carmen s'était abattue sur un siège, à deux doigts du malaise vagal : plus le temps d'acheter de nouveaux lacets, elle avait perdu la course avant même d'avoir franchi la ligne de départ.

Sa voisine, Anna, avec qui elle partageait certains cours, lui avait alors proposé ses propres lacets en souriant exagérément. Carmen avait tendu dix doigts

avidés et frémissants... qui s'étaient nettement rétractés lorsqu'Anna avait énoncé ses conditions. Elle exigeait en retour le portable de Carmen. L'intégralité de son portefeuille ainsi que le code de sa carte bleue. Et les réponses au devoir de maths qui devait être rendu le lendemain.

La jeune fille avait tout donné sans protester. L'enjeu se révélait trop important. Désormais aux prises avec des lacets défectueux, elle brûlait de rage. Malo, lui, ne connaissait pas ce genre de problème. Ses soixante-quatre esclaves s'arrangeaient pour que le plus petit imprévu disparaisse dans la seconde. Carmen l'enviait terriblement. Il n'y avait plus qu'à espérer qu'un nouveau promeneur s'approche du stade : elle pourrait alors troquer ses lacets contre un objet quelconque... mais après avoir été dévalisée par Anna, l'adolescente ne retrouvait plus au fond de ses poches qu'un vieux chewing-gum et un trognon de pomme.

Soudain, elle vit approcher deux petites filles de l'autre côté des barrières. L'une appelait son père à tue-tête. L'autre appelait son chien. Elles traînaient derrière elles un dinosaure vert à roulettes à l'aide d'une cordelette. Reprenant espoir, Carmen trottina dans leur

direction en coupant la route à Malo. Celui-ci en profita pour tester le minuscule spray trouvé dans sa poche droite et l'asperger avec énergie de déodorant senteur thé vert sans viser précisément.

Elle présenta donc aux deux enfants un visage écarlate et en larmes dans lequel brûlaient deux yeux injectés de sang. L'adolescente nota immédiatement les paires de baskets qui brillaient sous le soleil.

— Mais quelles jolies baskets ! s'écria-t-elle en souriant de toutes ses dents. Vous en avez de la chance !

Les fillettes détaillèrent le visage luisant et gonflé puis s'entre-regardèrent, peu rassurées.

— Je ne parle même pas des lacets ! poursuivit Carmen en s'agenouillant pour tendre la main vers la basket la plus proche. Ils ont l'air d'une solidité exceptionnelle ! C'est du coton ?

Pas de réponse. Les enfants entreprirent de reculer imperceptiblement sans quitter des yeux le visage boursoufflé.

— On dirait Quasimodo... souffla l'une des fillettes.

— Ou la sorcière de *Blanche-Neige*, renchérit sa sœur.

— C'est peut-être du polyester ? reprit Carmen. Je peux voir ?

Elle saisit l'une des baskets pour la poser d'autorité sur son genou et commença à en défaire les lacets. La petite fille, terrorisée, fondit en larmes, et tenta avec acharnement de récupérer son pied en donnant des coups à l'aveuglette. Carmen ne lâcha pas sa proie.

— Mais ne pleure pas, enfin ! Je ne vais pas te faire de mal, j'ai juste besoin de tes lacets. Je peux te donner un chewing-gum en échange... ou une pomme ! Une belle pomme rouge... tu veux ?

À ces mots, les fillettes poussèrent un cri strident. La plus jeune se débattit tant et si bien qu'elle dégagea son pied des mains de Carmen mais y laissa sa basket. Sa sœur fit tourner au-dessus de sa tête le dinosaure vert en hurlant :

— Allez Bobby, attaque ! Attaque !

La lèvre ouverte par le jouet en bois, Carmen commença à se demander si après tout, les lacets valaient

vraiment la peine qu'elle se donne tout ce mal... Qu'est-ce qui lui prouvait que ceux-là ne glissaient pas comme les autres ?

Mais avant qu'elle ait pu trancher, on lui tapa sèchement sur l'épaule. Une femme furieuse la dominait de toute sa hauteur :

— Enlevez vos sales pattes de mes enfants ! Vous allez les traumatiser, c'est très fragile à cet âge-là !

Elle ajouta à l'intention de ses filles :

— Et vous, alors ? Vous avez retrouvé votre père et le chien ?

— On n'a pas pu : elle s'est jetée sur moi pour m'arracher ma chaussure ! accusa aussitôt la plus jeune. Et elle veut me donner des bonbons empoisonnés !

— Ça ne va pas, non ?! Espèce de pédophile ! rugit la mère en saisissant Carmen par le col de son tee-shirt.

— Enfin, ce n'est pas du tout ce que vous croyez ! balbutia l'adolescente. Je voulais juste leurs lacets !

— menteuse ! Tu as encore la basket d'Ava

dans la main ! Qu'est-ce que tu comptais lui enlever ensuite ?!

— Mais rien ! Vous vous trompez...

— Et en plus, elle a saigné sur Bobby ! s'écria l'aînée.

— Cette fille a vraiment tous les vices ! Ne t'inquiète pas, ma chérie, Maman va arranger ça...

La mère fit face à Carmen dont elle tenait toujours le col, et aboya :

— Toi, tu vas me suivre au commissariat, et tout de suite !

— Puisque je vous dis que je n'ai rien fait ! protesta encore la jeune fille qui ne voyait plus du tout comment se sortir de cette situation.

Son interlocutrice n'était plus en mesure d'écouter quoi que ce soit. Oubliant momentanément époux et chien toujours aux abonnés absents, elle s'éloigna du stade à grandes enjambées, tenant ses filles d'une main et Carmen de l'autre, qu'elle traînait derrière elle. Sa poigne était telle que ses ongles creusaient des

trous dans le tee-shirt trop fin. L'adolescente eut un regard pour ses bottes de sept lieues. À l'avenir, mieux valait remplacer les contes de fées par les romans policiers.

Si la vie avait été un conte de fées, Malo se serait empressé de franchir la ligne d'arrivée au lieu de flâner le nez au vent et de regarder rêveusement sa dernière rivale jeter au loin portable et écouteurs pour courir lentement mais sûrement vers la ligne d'arrivée.

Salomé avait mis un moment à comprendre le problème. Tout s'était déroulé comme prévu durant le premier tour : la musique vrillait ses tympans, ce qui ne l'empêchait pas d'augmenter encore et encore les décibels, et ses jambes épousaient à merveille la rapidité du rythme. Elle s'assurait ainsi une bonne place dans le classement et ne doutait pas de prendre la tête dans les tours suivants. Mais au fur et à mesure de sa progression, le son lui était parvenu de manière plus diffuse. Les jambes de Salomé avaient ralenti et la jeune fille avait d'abord pesté contre les écouteurs qui vous lâchent au dernier moment. De la camelote en plastoc, oui ! Après les avoir arrachés et s'être promis d'aller agonir d'injures le vendeur inconscient qui avait osé

lui conseiller du matériel défectueux, elle avait reporté tous ses espoirs sur son seul portable. Mais rien, rien, rien. Pas un morceau, pas une note n'avait atteint ses tympans.

Relevant une tête hagarde alors qu'elle passait devant les gradins, Salomé avait voulu crier aux supporters : « Soyez gentils : jouez-moi un peu de tambour ! Ou lancez-moi la cornemuse ! ». À cet instant, la jeune fille avait réalisé avec effroi qu'elle ne s'entendait pas, qu'elle n'entendait plus un son. Elle s'était rendue sourde. Alors qu'elle en était réduite à crapahuter au lieu de galoper loin devant, soulevant ses pieds comme s'ils pesaient dix tonnes tout en écrasant sans les voir les croquettes répandues par Malo, Salomé s'était efforcée de considérer la situation avec lucidité. L'urgence n'était pas de retrouver l'audition mais d'évaluer si elle pouvait encore arriver première. Il ne lui restait que deux tours à effectuer. Même sans musique, c'était raisonnable. Malo pouvait éventuellement lui faire obstacle. Fort heureusement, il adoptait depuis quelque temps un comportement étrange, pour ne pas dire suicidaire lorsqu'on songeait aux exigences de ses supporters. Ils ne feraient de lui qu'une bouchée. Bien, l'adolescente

avait encore une chance de gagner. Cette fois, pas d'artifice, pas de triche : elle compterait sur son corps et sur lui seul.

Malo, pour sa part, ne surestimait pas ses propres capacités corporelles. Il se sentait lourd. Usé. Vidé de toute forme d'énergie. Il avait mal aux mollets. Il avait faim malgré la poignée de croquettes qu'il venait d'engloutir. Il avait soif. Que faisait-il encore sur ce terrain ? Il était temps de rentrer chez lui. Le jeune homme mit le cap sur les barrières blanches, soufflant machinalement dans le petit sifflet métallique trouvé au fond de ses poches.

Là-haut, dans les gradins, l'épagneul nain releva brusquement la tête. Les diverses incisions pratiquées par les supporters n'avaient provoqué chez lui aucune réaction. Son seuil de tolérance à la douleur s'avérait très élevé. Il arrivait que son maître le blesse par inadvertance et s'empresse ensuite de s'excuser en le gavant de croquettes. Le chien attendait donc sagement sa récompense. Mais il ne pourrait jamais résister au son du sifflet. Il s'agissait d'un ordre impératif. Il s'extirpa des griffes des supporters et poussa un aboiement aigu avant de s'élancer sur le terrain en direction de Malo.

Le promeneur, pour sa part, avait l'habitude de se précipiter au chevet de son chien au moindre aboiement, comme un jeune père qui ne supporte pas d'entendre son enfant pleurer. Même à l'agonie, il aurait trouvé suffisamment d'énergie pour accourir à la rescousse de l'animal. Le cri de son chien le ranima instantanément. Il contourna aussitôt les gradins et vit l'épagneul se précipiter dans les jambes d'un jeune garçon. Il en conçut une profonde déception. Il avait toujours cru en la loyauté de Saucisse, toujours pensé que le chien n'aimait que lui et qu'ils vieilliraient ensemble. Certes, il vivait également avec une femme et deux enfants, mais l'amour humain lui semblait bien plus incertain. Puis, il remarqua les petits monticules de croquettes qui s'élevaient à intervalles réguliers et crut s'étrangler de fureur.

L'homme aimait tant Saucisse qu'il partageait tout avec lui, les croquettes comme le reste. Il avait appris à en apprécier le goût et ne mangeait plus que cela. Or, il venait de se ruiner en achetant à son chien un charmant petit ciré jaune banane, craignant qu'il ne prenne froid les jours de pluie. Partie ventrale réglable, doublure en interlock et capuche amovible grâce à

un zip, résistant à tout type de pluie, ce ciré était une merveille, le meilleur du marché. Et coûtait les yeux de la tête. Les croquettes que Malo avait répandues sur ses pas étaient les dernières qu'il restait à Saucisse et son maître pour finir le mois. Désormais, elles étaient sales, piétinées, perdues. Ce garçon inconscient venait de les condamner à mourir de faim. Hors de lui, le promeneur se rua sur le terrain dans l'idée de lui infliger le plus de mal possible et de récupérer Saucisse au passage. Il était vital d'éloigner son épagneul des mauvaises fréquentations.

Dépossédés du chien, les supporters, quant à eux, reportèrent enfin leur attention sur le terrain. Ils découvrirent alors avec une indicible horreur que Salomé était sur le point de franchir la ligne d'arrivée à l'issue de son dixième tour de terrain, et que Malo avait abandonné et s'apprêtait à quitter les lieux comme si la course ne le concernait pas. Inenvisageable ! Inadmissible ! Interdit ! Un héros se bat jusqu'au bout. Un héros n'abandonne jamais. Et si un héros se révèle en définitive moins héroïque qu'on ne le pensait, on lui règle son compte. On a cru en lui, on lui a donné l'opportunité de briller, il n'a pas su la saisir, tant pis pour lui. Les supporters se

munirent de leurs innombrables outils, parmi lesquels les hachoirs et les tenailles occupaient une bonne place, suivis de près par les scies et les couteaux de boucher. Des paires de ciseaux et des cutters complétaient le tout. Une fois armés, ils envahirent le terrain et coururent en masse vers Malo. Le maître de Saucisse, qui courait lentement et n'avait pas encore atteint sa cible, vint grossir leurs rangs. Soixante-cinq personnes se ruèrent donc sur Malo, rêvant de l'étriper. Seul problème : Salomé se tenait entre eux et leur victime.

La jeune fille se rapprochait de la ligne d'arrivée, il ne lui restait que quelques mètres. Plus rien d'autre ne comptait que sa victoire prochaine. Son champ de vision se rétrécissait. L'éclat de la bande blanche emplissait ses pupilles. Fascinée et toujours privée d'audition, Salomé ne perçut pas la masse humaine qui se pressait derrière elle, de plus en plus proche au fil des secondes. Mais elle sentit très bien les premières chaussures écraser ses mollets. Elle sentit ses camarades de classe peser de tout leur poids sur ses cuisses. Elle sentit leurs pieds se succéder sur son dos et leurs talons labourer sa nuque. En revanche, lorsque leurs crampons bosselèrent son crâne, elle ne sentait presque plus rien. Les supporters ne

firent pas la moindre tentative pour éviter l'adolescente. Ils se contentèrent de foncer droit devant eux, sans dévier d'un millimètre, les yeux fixés sur leur ancien champion. Salomé fut piétinée par le troupeau sans état d'âme. Après son passage, elle demeura au sol, inerte.

Malo, lui, n'avait rien perdu de la course-poursuite qui venait de s'engager. En voyant ses camarades de classe dégainer toute sorte d'objets tranchants et fondre sur lui, la mémoire lui revint brusquement. Alors, il courut. C'était la seule chose à faire. Devant lui, Saucisse filait à une vitesse folle. Surexcité, le chien accumulait les tours de terrain. Malo l'enviait de toute son âme. Un cutter lancé comme une fléchette par l'un de ses camarades de classe trop impatient lui égratigna l'épaule. Quelques secondes plus tard, une paire de ciseaux entailla sa jambe droite. À sa suite, le hachoir siffla l'air et s'abattit en diagonale dans le haut de son dos avant de tomber au sol accompagné d'un filet de sang. Malo hurla de douleur tout en redoublant d'ardeur. Sa fin n'allait plus tarder. Il sentait une main agripper ses cheveux et une mâchoire frôler sa nuque lorsque quelqu'un lança :

— Regardez ! Le chien !

Les regards convergèrent dans un même mouvement vers Saucisse qui franchissait d'un bond joyeux la ligne d'arrivée et poursuivait sa course folle.

— Il a bien fait dix tours de terrain... je n'ai pas rêvé ?

— Théoriquement, c'est donc lui qui gagne la course ?

— C'est vrai qu'il court beaucoup plus vite que Malo.

— Et plus vite que nous. Plus vite que n'importe qui, en réalité...

— Il est mignon, vous ne trouvez pas ? Et puis, il a su nous divertir tout à l'heure.

— Lui, au moins, il ne nous décevra jamais.

— Il fera un champion formidable.

— Malo, rends-lui son collier : il lui va beaucoup mieux qu'à toi.

Le jeune homme ne se fit pas prier, et c'est avec un immense soulagement qu'il observa ses

condisciples s'attrouper autour de l'épagneul nain et reporter sur l'animal leur surplus d'admiration et d'espoir. La situation se tendit légèrement lorsque le maître de Saucisse se rappela soudain au bon souvenir des adolescents, et leur signifia qu'il aimait son chien plus que tout et qu'il faudrait lui passer sur le corps pour le lui arracher. Ils parvinrent toutefois à un accord à la suite d'âpres négociations : Saucisse pouvait changer de mains à condition que l'on verse à son maître un tribut de quatre sacs de croquettes par semaine. Il obtint également du groupe un droit de visite deux fois par mois. Puis, les deux parties quittèrent les lieux, plutôt satisfaites de leur accord.

Malo rentra chez lui à son tour, épuisé. Il trouva la maison vide et un petit mot sur la table de la cuisine : « On part, Maman et moi, pour ne plus jamais revenir. Inutile de chercher à nous retrouver. Ne pleure pas trop, tu sais que ça t'enlaidit. Il y a de la salade dans le frigo. N'oublie pas d'arroser le ficus une fois par semaine. »

Malgré les recommandations parentales, Malo ne put s'empêcher de verser quelques larmes. Ne sachant

reconnaître le ficus, il arrosa toutes les plantes au cas où, puis relut le petit mot plusieurs fois.

Il finit par sourire : libéré de ses parents et des supporters, il n'aurait plus à répondre à des attentes qui ne correspondaient pas à son identité propre. Désormais, il allait pouvoir devenir lui-même. Après tout, cet abandon était peut-être la meilleure chose qui pouvait lui arriver.